

LE RETOUR DE CREMAZIE

Dors ! nous t'irons chercher !
VICTOR HUGO.
Mars 1879.

Un frisson de douleur, traversant l'Atlantique,
Plus prompt que l'ouragan aux sinistres clameurs
A couru jusqu'à nous, sur le fil électrique,
A fait ployer le front de la patrie en pleurs.

Un immense sanglot, que chaque écho répète,
Part des cœurs où jamais la pitié ne s'endort.
Le Canada français a perdu son poète :
L'illustre Crémazie est mort.

Il est mort, sans revoir la patrie adorée,
Sans refouler le sol où dorment les aïeux,
Sans presser dans ses bras une mère éplorée,
Sans avoir un ami pour lui fermer les yeux.

Oh ! comme il a souffert, ce pauvre Crémazie !
Comme il a tristement et longtemps expié...
On eût dit que le sort avait pris fantaisie
A mordre le supplicé.

Autrefois, enivré d'amour et d'espérance,
Au bord du Saint-Laurent aux vagues de cristal,
Il chantait les héros de la Nouvelle-France,
Les grandioses aspects de son pays natal.

Il buvait à longs flots le vin de la jeunesse,
Il se laissait bercer par maints rêves dorés,
Et la foule ravie applaudissait sans cesse,
Ses chants sublimes et sacrés.

Mais la nécessité, qui fait tant de victimes,
Hélas ! pour des amis lui fit tout oublier :
Comme un aigle blessé, des plus superbes cimes
Le malheureux roula jusqu'au fond du borborygme.

Ceux qui l'avaient poussé sur la pente du vice
Pouvaient encor sauver notre poète aimé :
Ils ne voulurent pas affronter la justice,
Et bientôt tout fut consommé.

Un cri de désespoir s'éleva de la rive,
Quand cet astre glissa de notre firmament.
La tourmente emporta sa barque à la deriva,
La ballota longtemps sur le flot écumeux.

Seize ans il languit sur la plage étrangère,
Seul avec sa douleur, seul avec son remords,
N'espérant plus pour lui de bonheurs sur la terre
N'ayant pour amis que les morts.

Parfois, dans les beaux soirs d'été, pensif et
[morne],
Il allait sur le bord du splendide Océan ;
Là son regard suivait dans l'espace sans borne
Des voiles qui fuyaient vers le fleuve géant.

Là, plongé dans l'extase, il lui semblait encore
Revoir dans le lointain son pays, son berceau,
Il lui semblait ouïr le tintement sonore
De la cloche de son hameau.

Mais la réalité bientôt tuait son rêve,
Faisait évanouir son éblouissement :
Alors il s'asseyait sur un roc de la grève,
Et le front dans les mains, pleurait amèrement.

Ses maux devaient finir. Un jour, la mort fa-
[rouche]
Sur sa bouche souffla son éternel poison :
Il s'éteignit à l'heure où le soleil se couche,
Ses yeux tournés vers l'horizon.

Celui qui recueillit sa dernière parole,
L'entendit murmurer en mourant : " Liberté ! "
C'est voir, au moment où sa grande âme s'en-
Sur son front les rayons de l'immortalité. [vole,

Maintenant, dans un coin isolé de la France,
Il dort couché tout près de l'Océan si beau,
Mais nul n'ira, le soir, pour calmer sa souffrance,
S'agenouiller sur son tombeau.

Il dort péniblement, car toujours son oreille
D'un tonnerre sans fin entend le sombre éclat,
Car le mal du pays dans sa fosse l'éveille.
— O mes concitoyens, ne l'oublions pas là.

Nous qui savons combien il aimait la patrie,
Le sol si souvent teint du sang de nos héros,
Montrons-nous généreux pour la gloire flétrie,
Et rapportons ici ses os.

Et quand pour l'exilé luira la délivrance,
Quand son cercueil viendra toucher nos bords
[charnanta],
Nos forêts chanteront un Te Deum immense,
Et notre fleuve aura de doux tressaillements.

Et tous nos anciens preux, que l'immortel poète
A jadis célébrés par ses accords divins,
Quitteront, pour le voir, leur funèbre retraite,
Et devant lui batront des mains.

W. CHAPMAN.

LE MEDECIN DU VILLAGE

(Suite)

En effet, un matin on vint me dire que M.
William Meredith me priait de me rendre chez
lui. Je fis ma plus belle toilette d'alors, et,
tâchant de me donner une gravité analogue à
mon état, je traversai tout le village non sans
me sentir un peu fier de mon importance. Je fis
bien des envieux ce jour-là ! On se mit sur le
seuil des portes pour me voir passer. " Il va à
la maison blanche ! " se disait-on ; et moi, sans
me hâter, dédaignant en apparence une vulgaire
curiosité, je marchais lentement, saluant mes
voisins les paysans, en leur disant : " A revoir,
mes amis, à revoir plus tard, ce matin j'ai af-
faire, " et j'arrivai ainsi là-haut sur la colline.
Lorsque j'entraï dans le salon de cette mysté-
rieuse maison, j'eus réjoui du spectacle qui
frappa mes regards : tout était à la fois simple
et élégant. Le plus bel ornement de cette pièce
était des fleurs ; elles étaient si artistement arran-
gées, que de l'or n'eût pas mieux paré l'intérieur
de cette demeure : de la mousseline blanche aux
fenêtres, de la percale blanche sur les fauteuils,
c'était tout ; mais il y avait des roses, des jas-
mins, des fleurs de toutes sortes, comme dans
un jardin. Le jour était adouci par les rideaux
des fenêtres, l'air était rempli de la bonne odeur
des fleurs, et blottie sur un sofa, une jeune fille
ou une jeune femme, blanche et fraîche comme
tout ce qui l'entourait, m'accueillit avec un sou-
rire. Un beau jeune homme, qui était assis sur
un tabouret près d'elle, se leva, quand on eut
annoncé le docteur Barnabé.

— Monsieur, me dit-il avec un accent étranger
très fortement marqué, ici on parle tant de
votre science, que je m'attendais à voir entrer
un vieillard.

— Monsieur, lui répondis-je, j'ai fait des
études sérieuses ; je suis pénétré de la responsa-
bilité et de l'importance de mon état ; vous
pouvez avoir confiance en moi.

— Eh bien ! me dit-il, je recommande à vos
soins ma femme, dont la situation présente ré-
clame quelques conseils et quelques précautions.
Elle est née loin d'ici, elle a quitté famille et
amis pour me suivre. Moi pour la soigner je
n'ai que mon affection, mais nulle expérience.
Je compte sur vous, monsieur ; s'il est possible,
préservez-la de toutes souffrances.

En disant ces mots, le jeune homme fixa sur
sa femme un regard si plein d'amour, que les
grands yeux bleus de l'étrangère brillèrent de
larmes de reconnaissance. Elle laissa tomber
le petit bonnet d'enfant qu'elle brodait, et ses
deux mains se mirent à la main de son mari.

Je les regardai, et j'aurais dû trouver que
leur sort était digne d'envie ; il n'en fut rien.
Je me sentis triste : je n'aurais pu dire pour-
quoi. J'avais souvent vu pleurer des gens dont
je disais : Ils sont heureux ! Je voyais sourire
William Meredith et sa femme, et je ne pus
m'empêcher de penser qu'ils avaient des cha-
grins. Je m'assis auprès de ma charmante ma-
lade. Jamais je n'ai rien vu d'aussi joli que ce
joli visage, entouré de longues boucles de che-
veux blonds.

— Quel âge avez-vous, madame ?
— Dix-sept ans.

— Ce pays éloigné où vous êtes née a-t-il un
climat bien différent du nôtre ?
— Je suis née en Amérique, à la Nouvelle-
Orléans. Oh ! le soleil est plus beau qu'ici !

Elle craignit sans doute avoir exprimé un
regret, car elle ajouta :
— Mais tout pays est beau quand on est dans
la maison de son mari, près de lui, et que l'on
attend son enfant.

Son regard chercha celui de William Mero-
dith ; puis, dans une langue que je n'entendais
pas, elle prononça quelques paroles si douces,
que ce devait être des paroles d'amour.

Après une courte visite, je me retirai en pro-
mettant de revenir.

Je revins, et, au bout de deux mois, j'étais
presque un ami pour ce jeune ménage. M. et
Mme Meredith n'avaient point un bonheur égoïste ;
ils avaient encore le temps de penser aux autres.
Ils comprirent que le pauvre médecin du village,
n'ayant d'autre société que celle des paysans,
regardait comme une heure bénie celle qu'il pas-
sait à entendre parler le langage du monde. Ils
m'attirèrent à eux, me racontèrent leurs voya-
ges, et bientôt avec cette prompte confiance
qui caractérise la jeunesse, ils me dirent leur
histoire. Ce fut la jeune femme qui prit la
parole.

— Docteur, me dit-elle, là-bas, par-delà les
mers, j'ai un père, des sœurs, une famille, des
amis, que j'ai aimés longtemps, jusqu'au jour où
j'ai aimé William ; mais alors j'ai fermé mon
cœur à ceux qui repoussaient mon ami. Le père
de William lui défendait de m'épouser, parce
qu'il était trop noble pour la fille d'un planteur
américain ; mon père me défendait d'aimer
William parce qu'il était trop fier pour donner
sa fille à un homme dont la famille ne l'eût pas
accueillie avec amour ; on voulut nous séparer ;
mais nous nous aimions. Nous avons longtemps
pleuré, demandé grâce à ceux auxquels
nous devions obéissance : ils restèrent inflexi-
bles, et nous nous aimions ! — Docteur, avez-
vous jamais aimé ? Je le voudrais pour que vous
fusiez indulgent pour nous. Nous nous sommes
mariés secrètement, et nous avons fui vers la
France. Oh ! que la mer me parut belle pen-

dant les premiers jours de notre amour ! Elle
fut hospitalière pour les deux fugitifs. Errants
au milieu des flots, à l'ombre des grands voiles
du vaisseau, nous avons eu des jours heureux,
rêvant le pardon de nos familles et ne voyant
que joies dans l'avenir. Hélas ! il n'en fut pas
ainsi. On voulut nous poursuivre, et, à l'aide
de je ne sais quelle irrégularité de forme dans
ce mariage clandestin, l'ambitieuse famille de
William eut la cruauté de nous séparer. Nous
nous sommes cachés au milieu de ces mon-
tagnes et de ces bois. Sous un nom qui n'est
pas le nôtre, nous vivions ignorés. Mon père
n'a jamais pardonné : il m'a maudit !... Voilà
pourquoi, docteur, je ne puis pas toujours sou-
rire, même auprès de mon cher William.

Mon Dieu ! comme ils s'aimaient ! Jamais je
n'ai vu une âme s'être plus donnée à une autre
âme que celle d'Eva Meredith ne s'était donnée
à son mari ! Quelle que fût l'occupation à la-
quelle elle se livrait, elle se plaçait de façon à
pouvoir en levant les yeux, regarder et voir
William. Elle ne lisait que le livre qu'il lisait.
La tête penchée sur celle de son mari, ses yeux
suivaient les lignes sur lesquelles s'arrêtaient
les yeux de William ; elle voulait que les
mêmes pensées vissent les frapper en même
temps, et, quand je traversais le jurtin pour
arriver à leur union, je souriais en voyant
toujours sur le sable des allées la trace du
petit pied d'Eva auprès de celle des pieds de
William. Quelle différence, madame, de cette
solitaire et vieille maison que vous voyez là-
bas à la jolie demeure de mes jeunes amis !
Que de fleurs couvraient les murs ! que de
bouquets sur tous les meubles ! que de livres
charmants pleins d'histoires ! l'amour qui res-
semblait à leurs amours ; que de gris oisillons
chantaient autour d'eux ! Comme il était bon
de vivre là et d'être aimé un peu de ceux qui
s'aimaient tant ! Mais voyez, on a bien raison
de dire que les jours heureux ne sont pas
longs sur cette terre, et que Dieu, en fait de
bonheur, ne donne jamais qu'un peu.

Un matin, Eva Meredith me parut souffrante.
Je la questionnai avec tout l'intérêt que j'avais
pour elle, quand elle me dit bruyamment :

— Tenez, docteur, ne cherchez pas si loin la
cause de mon mal ; ne me tâtez pas le pouls,
c'est mon cœur qui bat trop fort. Dites, si vous
voulez, que je suis enfant, docteur, mais j'ai un
peu de chagrin ce matin. William va me quit-
ter ; oui, il va de l'autre côté de la montagne, à
la ville voisine, chercher de l'argent qu'on nous
envoie.

— Et quand reviendra-t-il ? lui demandai-je
doucement.

Elle sourit, rougit presque, et puis, avec un
regard qui semblait dire : Ne riez pas de moi,
elle répondit : Ce soir !

Je ne pus m'empêcher de sourire, malgré le
regard qui m'implorait.

En ce moment, un domestique amena devant
le perron le cheval qu'allait monter M. Mero-
dith. Eva se leva, descendit dans le jarlin,
s'approcha du cheval, et, caressant sa crinière,
inclina sa tête sur le cou de l'animal, peut-être
pour cacher quelques larmes qui s'échappaient
de ses yeux. William vint, et, s'étant avancé
sur son cheval, il releva doucement la tête de sa
femme.

— Enfant ! lui dit-il en la regardant avec
amour et en la baisant au front.

William ! c'est que nous ne nous sommes pas
encore quittés pour tant d'heures à la fois.

M. Meredith pencha sa tête vers celle d'Eva,
et baisa de nouveaux ses beaux cheveux blonds ;
puis il enfouit l'épéron dans le flanc du cheval
et partit au galop. Je suis convaincu qu'il était
aussi un peu ému. Rien n'est contagieux comme
la faiblesse des gens que l'on aime : les larmes
appellent les larmes, et ce n'est pas un beau
courage que celui qui fait rester les yeux secs au-
près d'un ami qui pleure.

Je m'éloignai, et, rentré dans la chambre de
ma misonnette, je me mis à songer au grand
bonheur d'aimer. Je me demandais si jamais
une Eva vien trait partager ma pauvre demeure ;
je ne songeais pas à examiner si j'étais digne
d'être aimé. Mon Dieu ! lorsque je regardais les
êtres qui se dévouent, on voit bien facilement
que ce n'est pas à cause de mille choses et pour
de bonnes raisons qu'ils aiment si bien ; ils
aiment parce que cela leur est nécessaire, iné-
vitable ; ils aiment à cause de leur cœur, non
pas à cause de celui des autres. Eh bien ! cette
bonne chance qui fait rencontrer une âme qui
a besoin d'aimer, je songeais à la chercher,
à la trouver, absolument comme dans mes pro-
menades du matin, je pouvais rencontrer sur
mon chemin une fleur parfumée.

Je rêvais ainsi, quoique ce soit un assez blâ-
mable sentiment que celui qui, à la vue du bon-
heur des autres, nous fait regretter ce qui nous
manque. N'y a-t-il pas là un peu d'envie ? et
si la joie se voitait comme on voit de l'or, ne
songerions-nous pas à en faire le larcin ?

La journée se passa, et je venais de terminer
mon frugal souper, quand il on vint me prier, de
la part de Mme Meredith, de me rendre chez
elle. En cinq minutes, j'arrivai à la porte de
la maison blanche. Je trouvai Eva, seule en-
core, assise sur un sofa, sans ouvrage, sans
livre, pâle et toute tremblante.

— Venez, docteur, venez me dit-elle de sa
douce voix ; je ne puis plus rester seule. Voyez
comme il est tard ! il y a deux heures qu'il de-
vrait être ici, et il n'est pas encore rentré !

Je fus étonné de l'absence prolongée de M.
Meredith ; mais, pour rassurer sa femme, je ré-
pondis tranquillement :

— Que pouvons-nous savoir du temps néces-
saire à ses affaires, une fois arrivé à la ville ?
On l'aura fait attendre ; le notaire était absent,

peut-être. Il y a eu des actes à rédiger, à si-
gner....

— Ah ! docteur, je savais bien que vous me
diriez quelques consolantes paroles. Je n'ai pas
hésité à vous demander de venir ; j'avais besoin
d'entendre quelqu'un me dire qu'il n'était pas
sage de trembler ainsi. Que la journée a été
longue grand Dieu ! Docteur, est-ce qu'il y a
des personnes qui peuvent vivre seules ! Est-ce
qu'on ne meurt pas tout de suite, comme si on
vous ôtait la moitié de l'air qu'il faut respirer ?
Mais voilà huit heures qui sonnent !...

Huit heures sonnaient, en effet. Il m'était
difficile de comprendre pourquoi William n'était
pas de retour. A tout hasard, je dis à Mme Me-
redith :

— Mulum, le soleil se couche à peine ; il fait
jour encore, et la soirée est superbe. Venez
respirer la bonne odeur de vos fleurs ; venez du
côté de l'arrivé. Votre mari vous trouvera sur
son chemin.

Elle s'appuya sur mon bras et marcha vers la
barrière qui fermait le petit jardin. J'essayai
d'attirer son attention sur les objets qui l'entou-
raient. Elle me répondit d'abord comme un
enfant obéissant ; mais je sentais que sa pensée
n'était pas avec ses paroles. Son regard inquiet
restait fixé sur la barrière verte, encore entrou-
verte comme au départ de William. Elle vint
s'appuyer sur le treillage, puis elle me laissa par-
ler, courrant de temps à autre pour me remer-
cier ; car, à mesure que le temps passait, elle
perdit le courage de me répondre. Ses yeux
suivaient dans le ciel le coucher du soleil, et les
teintes grises qui succédaient à l'éclat de ses
rayons, marquaient d'une manière certaine la
marche du temps. Tout s'assemblait autour de
nous ; le chemin qui, à travers le bois, nous
avait jusqu'alors laissé voir ses blancs contours,
disparut à nos yeux sous l'ombre des grands
arbres, et l'horloge du village sonna neuf heures.
Eva tressaillit : moi-même je sentis chaque coup
me frapper au cœur. J'avais pitié de ce que de-
vait souffrir cette femme.

— Songez, madame, lui répondis-je, (elle ne
m'avait pas parlé, mais je répondis à l'inquié-
tude qui parlait sur tous ses traits), songez que
M. Meredith ne peut revenir qu'au pas : les
routes à travers les bois sont sans cesse coupées
de rochers qui ne permettent pas d'avancer bien
vite.

Je lui parlai ainsi parce qu'il fallait la rassu-
rer ; mais le fait est que je ne savais plus com-
ment expliquer l'absence de William. Moi qui
connaissais la distance, je savais bien que j'au-
rais été deux fois à la ville et en serais deux fois
revenu depuis qu'il avait quitté sa demeure. La
rosée du soir commençait à pénétrer nos vête-
ments, et surtout la mousseline qui couvrait
la jeune femme. Je repris son bras et l'entraî-
nai vers la maison. Elle me suivit avec dou-
ceur. C'était un caractère faible, où tout était
soumis, même la douleur. Elle marcha lente-
ment, la tête baissée, les yeux fixés sur les traces
laissées dans le sable par le glop du cheval de
son mari. Mais qu'il était triste, bon Dieu ! de
revenir ainsi à la nuit, encore sans William ! En
vain nous préions l'oreille : la nature était dans
ce grand silence que rien ne trouble à la cam-
pagne lorsque la nuit est venue. Comme tout
sentiment d'inquiétude s'augmentait alors ! La
terre paraît si triste au milieu de l'obscurité,
qu'elle semble nous rappeler que tout s'obscur-
cit aussi dans la vie. C'était la vue de cette
jeune femme qui me faisait faire ces réflexions ;
à moi seul, je n'eusse jamais songé à tout cela.

Nous rentrâmes. Eva s'assit sur le canapé et
resta immobile, les mains jointes sur ses gen-
oux, la tête baissée sur ses poitrins. On avait
placé une lampe sur la cheminée, et la lumière
tombait en plein sur son visage. Jamais je n'en
oublierai la douloureuse expression : elle était
pâle, tout-à-fait pâle ; son front et ses joues
étaient de la même teinte ; l'humidité du soir
avait allongé les boucles de ses cheveux, qui
tombaient en désordre sur ses épaules. Des
larmes roulaient sous ses paupières, et le trem-
blement de ses lèvres décolorées laissait deviner
l'effort qu'elle faisait pour empêcher ses pleurs
de couler. Elle était si jeune, que cette douce
figure semblait celle d'un enfant auquel on dé-
fend de pleurer.

Je commençais à me troubler et à ne plus
savoir qu'elle contenance garder vis-à-vis de
Mme Meredith. Je me rappelai tout à coup
(c'était bien une pensée de mes larmes) qu'au mi-
lieu de ses inquiétudes, Eva n'avait rien pris
depuis le matin, et son état roulaient imprudent
de prolonger cette privation de toute nourri-
ture. Au premier mot que je prononçai à ce
sujet, elle leva sur moi ses yeux avec une ex-
pression de reproche, et cette fois, le mouve-
ment de ses paupières fit couler deux larmes sur
ses joues.

— Pour votre enfant, madame, lui dis-je.

— Ah ! vous avez raison ! murmura-t-elle.

Et elle se leva pour se rendre à la salle à
manger ; mais dans la salle à manger il y avait
deux couverts mis à leur petite table, et cela en
ce moment me parut si triste, que je restai sans
dire un mot, sans faire un mouvement. L'in-
quiétude qui me gagnait me rendait tout-à-fait
gêné ; je n'étais pas assez habile pour dire des
choses que je ne pensais pas. Le silence se pro-
longeait. Et cependant, me disais-je tout bas,
je suis là pour la consoler ; elle m'a fait appeler
à cette intention. Il y a sans doute mille rai-
sons pour expliquer ce retard ; cherchons-en
une.... Je cherchais, je cherchais.... puis je
restais silencieux, maudissant cent fois en une
minute le peu d'esprit d'un pauvre médecin de
village.

Eva, la tête appuyée sur sa main, ne mangeait
pas. Tout à coup, elle se retourna brusquement
vers moi, et éclata en sanglots :